

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.—U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner
au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 15.

JEUDI, 13 AVRIL 1882

Prix du numéro : 7 centimes.—Annonces, la ligne : 10 centimes
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou
par un bon sur la poste.

AVIS

L'administration de *L'Opinion Publique* fait appel aux abonnés retardataires et les prie de payer ce qu'ils doivent dans le plus bref délai. Elle regretterait d'user de sévérité à l'égard de ceux qui ne répondraient pas à cet appel. Les améliorations qui ont été faites à ce journal ont demandé et demandent tous les jours beaucoup de dépenses. Les abonnés en tiendront compte à l'Administration, elle ose l'espérer. *L'Opinion Publique* est une publication nationale qui mérite d'être encouragée. Ses nouveaux propriétaires feront tous les efforts possibles pour répondre au désir de tous ceux qui leur donneront leur patronage. Rien n'est changé quant aux conditions d'abonnement : Pour le Canada, \$3.00 par an ; pour les Etats-Unis, \$3.50.

S'adresser à la CIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND, Bureaux de *L'Opinion Publique*, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

CHUTE ET RELÈVEMENT

La France ne cesse d'être un sujet d'étonnement pour ceux qui observent ce qui s'y passe. Rien ne s'y fait aujourd'hui selon les lois qui régissent le reste du monde. Pays essentiellement monarchique, il s'est donné des institutions républicaines ; pays essentiellement catholique d'instinct et de traditions, il laisse son gouvernement persécuter la croyance de la grande majorité de la population. Si nous passons dans un autre ordre d'idées, le contraste n'est pas moins frappant. Les Français, peuple économe, rangé, sont devenus acharnés à la course aux millions, fatale manie qui l'a conduit, il y a quelques semaines, dans une crise monétaire épouvantable. Nouveau sujet d'étonnement pour les étrangers, car c'est à peine si les traces de l'effondrement récent paraissent à la surface. Les affaires ont repris leurs cours, l'argent abonde et de toutes parts surgissent de nouvelles sociétés prêtes à se lancer, avec l'aide du public, dans la spéculation à outrance.

« Quel singulier pays que la France, s'écrie le *Times* ; lorsqu'une crise financière se produit à Londres ou à Vienne, la Grande-Bretagne ou l'Autriche en ressent les effets pendant deux ou trois ans ! Les affaires languissent, la défiance est partout et le spectacle des ruines guérit pour longtemps la masse de toute velléité de spéculation. » Le grand journal anglais cherche la cause qui fait que les crises produisent des effets si différents selon qu'elles éclatent à Paris ou à Londres. A l'en croire, et son explication a l'air assez plausible, les crises en France sont toutes de surface ; elles n'affectent pas profondément les bases de la richesse nationale ; il y a tout au plus déplacement d'argent et aucune perte pour la fortune publique. Voilà pourquoi, au lendemain d'un bouleversement, l'argent abonde encore sur la place de Paris, et lorsqu'on fait le bilan des mauvais jours, on trouve quelques ruines fraîches et quelques enrichis nouveaux. Ceux-ci ont tué ceux-là et les ont remplacés.

On a ignoré pendant longtemps les richesses de la France ; c'est la guerre de 1870 qui a révélé des ressources qu'elle ne soupçonnait pas elle-même. Sous l'Empire, M. Thiers s'écriait que la France courait à l'abîme parce que sa dette publique avait atteint le chiffre de 120 millions de francs. Que dirait-il aujourd'hui s'il la voyait porter sans peine un fardeau de 3 milliards ! On a bien vu depuis le jour où elle payait à la Prusse l'indemnité de guerre qui, dans l'esprit de Bismark devait la couvrir vers la terre pour longtemps, qu'elle était assez riche pour cicatrifier ses

plaies et se payer des extravagances à rendre jaloux ses vainqueurs qui croyaient s'être enrichis à ses dépens.

Ce qui fait la force de la France, financièrement parlant, d'après le *Times*, c'est qu'elle n'a guère placé ses fonds à l'étranger. Elle a peu prêté d'argent et, lorsqu'elle l'a placé, c'est à bon escient, comme dans les chemins de fer espagnols qui lui rapportent aujourd'hui de magnifiques dividendes. Mais que signifient ces placements lorsqu'on les compare à ceux de l'Angleterre, par exemple, dont l'argent a construit une partie des chemins de fer américains, les chemins du Canada, ceux des Indes et de bien d'autres pays ? Le journal anglais assigne une singulière raison à cette aversion des Français pour les placements étrangers. Elle viendrait de leur ignorance. Le Français connaît par le menu toute la France, mais la géographie, la langue et les ressources des autres pays sont pour lui lettre close. Il ne les connaît pas, donc il ne peut pas leur accorder sa confiance.

C'est ce qui fait que le Français n'aime guère risquer ses économies à l'étranger, et c'est ce qui explique aussi que lorsqu'une affaire se gâte, s'il y a perte quelque part en France, il y a gain ailleurs, mais toujours dans le pays. Et ici, la confiance, même depuis la dernière crise, ne connaît guère de bornes. Chose singulière, la manie de spéculer s'est tellement emparée de la population, qu'elle y va sans discernement, même depuis la dernière débâcle monétaire. On préfère un placement inconnu, mais plein de promesses, à un placement sûr, mais ne donnant qu'un rendement positif et ne laissant aucune chance à l'imagination. On rapporte qu'un courtier ayant dernièrement à placer sur le marché les actions d'une mine de charbon, d'un excellent rapport, eût beaucoup de difficulté à les vendre. Le même courtier voulut ensuite lancer une affaire de mine non encore exploitée, et il vendit toutes les actions en un clin d'œil, parce que les spéculateurs s'étaient laissés alléchés par de pompeuses et trompeuses réclames de prospectus. On dédaigne un tien en bon et bel argent pour un deux tu l'auras en belles promesses.

La bonne vieille méthode d'amasser de la fortune lentement, mais sûrement, semble bien arriérée au Français moderne. La fièvre de la spéculation, qui a tout l'attrait funeste des jeux de hasard, s'empare de plus en plus du peuple. La spéculation n'est le plus souvent qu'un attrape-nigauds pour la masse qui jouent en aveugles contre des compères munis de tous les secrets et de toutes les ficelles. C'est cette fatale manie que rien ne guérit qui rend si facile la fondation de sociétés véreuses, à grands bénéfices sur leur prospectus et à grandes déceptions au jour des dividendes. On a beau critiquer cette passion, la tourner en ridicule sur le théâtre, comme l'amusante farce *Paris en actions*, il se trouve toujours des benêts enchantés de prendre des actions dans des sociétés organisées, pour *extraire de l'or de l'air ambiant*, et la maxime de Dumas *Semez de la graine d'imbéciles et vous récolterez des actionnaires* est toujours d'une désolante vérité.

A.-D. DECELLES.

LETTRES AMÉRICAINES

LA VIE À SAINT-AUGUSTIN, FLORIDE

(Suite)

SAINT-AUGUSTIN, 12 février 1882.

Quand vous flânez sur la jetée de Saint-Augustin, en remontant de la ville au vieux fort, vous ne manquez pas de remarquer à gauche une maisonnette en bois, blanchie à la chaux. Un grand vitrail, où s'étalent une quantité de photographies, occupe la moitié de la façade ; une enseigne, au-dessus de la porte, force surtout votre attention :

PIERON, PHOTOGRAPHE

Ici l'on parle français.

En voyant pour la première fois cette inscription, comme nous n'avions fait que mâcher de l'anglais depuis notre départ du Canada, nous traversâmes la rue en deux enjambées, pour nous délier un peu la langue dans l'idée de nos pères.

Nous frappons. Un grand et gros homme blond, à figure riante vient nous ouvrir.

—Vous êtes Français, monsieur ? lui demandons-nous.

Un éclair de joie illumine sa figure.

—Oui, monsieur ! s'écrie-t-il. Et vous aussi ?

—A peu près, je suis Canadien-Français.

—C'est la même chose, entrez, entrez, que nous causions.

—Pardon de mon indiscretion. C'est votre enseigne, vous savez...

—Parbleu, c'est pour ça ! C'est-à-dire, entre nous, ces Américains, ceux surtout qui occupent une certaine position, ils sont très fiers de pouvoir s'exprimer un peu dans notre belle langue. Aussi, tous ceux qui passent ici ne manquent-ils pas de venir faire chez moi parade de leur petit savoir, et pas un d'entre eux n'oublie de me demander comment il parle notre langue.

—Comme de vrais Parisiens, leur dis-je à tous. Et ils sont si flattés dans leur vanité qu'ils me font immédiatement prendre leur photographie ou m'achètent nombre de vues de la place. Cela fait mon affaire. Mais asseyez-vous, sapristi et causons, ça regaillardit.

Une demi-heure après, Pierron et moi étions les meilleurs amis du monde.

—Il y a dix ans que je suis venu m'échouer ici, après avoir couru le monde entier, me dit mon hôte. Ayant eu la fièvre typhoïde à New-York, j'en restai tout affaibli, et l'on me conseilla de venir à Saint-Augustin. Il n'y avait pas longtemps que j'y étais arrivé lorsque je me vis à bout de ressources. La maladie, le voyage avaient dévoré mes économies. Un pays avec lequel je logeais, aussi pauvre que moi, avait avec lui un appareil de photographie. J'avais pris à Paris quelque notion de cet art ; mon compagnon aussi. Hardiment, nous installâmes notre instrument en face de la cathédrale. Un groupe d'officiers causaient entre nous et l'église. Par le plus grand des hasards, car nous étions encore bien novices, nous obtenons un *negatif* magnifique. Les officiers nous remarquent, s'approchent, voient sur le négatif qu'ils apparaissent au premier plan et demandent une épreuve. Nous la tirons ; superbe ! Ces messieurs nous en commandent dix copies que nous leur vendons un dollar la pièce. Et le jour même, nous devenions les photographes à la mode, vu que nous étions les seuls à Saint-Augustin. Cette année-là, nous réalisâmes assez d'argent pour que mon compagnon jugeât à propos de s'en retourner à New-York, où le pauvre garçon mourait quelque temps après son arrivée. Quant à moi, je continuai de gagner assez, pour me permettre de suivre mon désir, depuis longtemps caressé, de faire un bon voyage en France. Maintenant, je ne suis plus seul de mon métier, et la concurrence fait que le gain n'est pas aussi fort que par le passé ; mais enfin je vis et c'est tout ce qu'il me faut. L'an dernier encore, j'occupais, dans la rue à côté de l'évêché, un logement dont le loyer me coûtait près de trois cents piastres. Réfléchissant que c'était là beaucoup d'argent dépensé en pure perte, je m'achetai ici un petit terrain et m'y bâtis cette modeste maisonnette qui me suffit amplement. Ici, je daguerréotype blancs et noirs ; là, derrière cet écran, j'ai mon poêle de cuisine et puis mon lit où je dors comme un bienheureux entre mon chien et mon chat. Pendant les quatre ou cinq mois où les étrangers affluent de ce côté, je fais suffisamment d'argent pour vivre toute l'année. J'ai des goûts modestes, une bonne santé et me trouve ainsi parfaitement heureux.

—Mais, n'éprouvez-vous pas de l'ennui à vivre seul, et ne songez-vous pas quelquefois à vous marier.

—Une femme ici ! Je n'aurais plus la paix ! Oh non ! je vis content, seul, chez moi ; par ma foi j'y reste !

—Eh bien, je ne suis pas fâché d'être venu jusqu'en Floride, ne fût-ce que pour avoir l'avantage d'y voir un homme qui se dit parfaitement heureux.

—Alors, contemplez-moi tout à votre aise, répondit mon hôte en riant. Ou plutôt, ce qui vous amusera davantage, observez ces nègres qui viennent me faire faire leur ressemblance. Les trouvez-vous assez réussis, ces moricauds-là ? *Come in, gentlemen, come in.*

L'instant d'après, un nègre, du plus beau, ou plutôt du plus laid modèle, raide comme un soldat à la parade, les deux mains gravement posées sur les genoux, ainsi qu'un dieu indien dans la niche de sa pagode, la face